

# **LE PEUPLE DU CHEMIN**

Ce roman salue le courage de celles et ceux qui luttent pour faire respecter leur droit à vivre sur leur terre. Un droit de plus en plus menacé par des projets industriels ou miniers.



*Pour Léia*

# LE PEUPLE DU CHEMIN

MARION ACHARD



## CHAPITRE

# 1

Équateur – 2014

Je m'appelle Daboka.

Je vis dans le ventre de la grande forêt.

Là où les arbres sont si hauts que les rayons du soleil ne traversent presque jamais leurs branchages.

Là où les lianes plongent au cœur de la terre.

Là où les insectes, les serpents, les singes ou les oiseaux parlent et s'agitent bien plus que les hommes.

Allongée sur les feuilles de bananier qui tapissent le sol, j'ouvre un œil, tranquillement.

Les dernières ombres du sommeil me quittent et déjà, je souris de plaisir.

Plus qu'un jour avant le départ!

Demain, comme à chaque pleine lune, nous partirons rendre visite à nos cousins, au bout du chemin. La forêt se transforme au rythme des saisons. La lune croît, décroît, croît encore et à chaque fois, nous partons.

Je pense à nos retrouvailles, à nos jeux de l'autre côté de la forêt.

Demain, ce sera la fête!

Comment pourrais-je imaginer qu'il en soit autrement?

Autour de moi, les préparatifs ont déjà commencé. Je frotte mes yeux, m'étire longuement puis m'assieds pour regarder l'agitation. Mon cœur accélère doucement, je sens l'excitation qui monte.

La jeune Akara s'active près des feux. Elle ajoute du bois et empêche les flammes de jaillir en les étouffant avec des feuilles fraîches. Au-dessus de la fumée épaisse, des claies sont installées et un

cochon d'eau se dessèche lentement. Elle va passer toute la journée à le surveiller, jusqu'à ce qu'il soit bien boucané et que nous puissions l'emporter avec nous.

Ma mère, Kouna, façonne une grosse boule de glaise pour en faire une poterie. Assise à ses côtés, Assipi prépare les couleurs pour les tatouages.

Les autres femmes sont groupées sous les abris de palme. Allongées sur le dos, elles se murmurent des histoires et j'entends leurs gloussements étouffés qui se mêlent aux pépiements des oiseaux.

Il n'y a pas d'homme sur le campement. Ils sont probablement partis chasser.

– Daboka! Daboka!

C'est Loca, ma petite sœur. Elle s'approche de moi en sautillant, Tiki, son perroquet, sur l'épaule.

– Regarde!

Dans sa main, elle serre une poignée de baies. Elle penche la tête en arrière et dépose un fruit sur son front. Tiki cligne de l'œil, tord le cou. Les minuscules plumes vertes de sa collerette se redressent et, d'un mouvement rapide, il vient gober le fruit sur le

visage de Loca. À chaque coup de bec, elle éclate de rire et recommence.

– Tu veux essayer?

Je caresse l’oiseau mais je refuse de jouer. J’ai envie de participer à la préparation. Je m’approche des feux pour rejoindre les femmes.

Dans une poterie d’argile, Assipi écrase du charbon de bois et ajoute le jus incolore du génipa. Régulièrement, elle crache des jets de salive pour diluer le mélange.

– Je peux t’aider?

Elle me tend les fruits bruns et épineux de roucou. D’un coup de pierre, je les écrase et j’écarte la cosse pour récupérer les petites grappes de graines écarlates que je broie. Cette cire, mélangée à l’huile d’une noix, donnera une magnifique couleur rouge au tatouage.

Doucement, Assipi se met à fredonner. Je reprends le refrain avec elle et bientôt, ma mère mêle sa voix grave aux nôtres.

Loca tente de nous accompagner. Sans succès! Dès qu’elle ouvre la bouche, Tiki piaille et siffle de

mécontentement. Il est si drôle que Loca ne peut pas s’empêcher de rire.

Attirées par les chants, les autres femmes nous rejoignent. En chœur, nous encourageons Assipi. Elle malaxe longuement les couleurs pour obtenir la consistance qui permettra d’embellir nos corps et de les rendre plus harmonieux.

Quand le mélange est parfait, nous descendons toutes à la rivière.

À genoux dans l’eau, je me frotte avec du sable et des herbes pour nettoyer les anciennes traces de maquillage.

Couchée sur une pierre, Loca se laisse déjà peindre. Elle se tortille sous les plumes et les bâtons qui la chatouillent.

– Reste tranquille! gronde gentiment Kouna.

Je me hisse sur la roche, à côté d’elle. Lentement ma mère enduit mon corps de blanc puis, avec une fine baguette, elle dessine des motifs géométriques. Assipi la rejoint et trace sur mon ventre de longues lignes ondulées avec la teinture rouge. De sa main habile, elle réalise des symboles d’animaux

aquatiques. Le long de mes bras s'enroule la spirale d'un anaconda. Pour finir, elle trace un trait incolore qui s'étire d'une oreille à l'autre puis quadrille mon front, mes joues, mon menton. Pour l'instant, le tatouage est presque invisible, mais demain, ma peau se teintera de noir pour de nombreux jours.

Déjà la nuit tombe et doucement la pluie entame son chant sur les feuilles. En remontant de la rivière, je m'abrite sous le toit de palme qui nous protège des assauts du ciel. Malgré le tapis de feuilles, l'humidité remonte du sol. La nuit me glace. Je me serre contre Loca, contre ma mère, contre mon père et les autres membres de la tribu à la recherche d'un peu de chaleur. Sous les arbres immenses de la forêt ombrophile, nos corps forment un petit tas d'hommes.

## CHAPITRE

# 2

Les averses de la nuit ont coiffé les arbres de brume.

Quand je me lève, les femmes du camp ont déjà rassemblé les quelques affaires dont nous avons besoin pour traverser la forêt.

C'est aujourd'hui, c'est ce matin que nous partons!

Dans une poterie, Akara a disposé des braises pour conserver le feu.

Assipi emballe le cochon d'eau boucané dans des palmes et le dépose dans un grand panier tressé. Elle le portera sur son dos grâce à une lanière qui ceinture son front.

Avec Loca, nous nous préparons.

Comme à chaque départ, nous mettons nos plus beaux bijoux. J'enfile mes bracelets de graines rouges et noires. Loca passe autour de son cou un petit collier de dents de singe. Elle glisse aussi dans ses cheveux une tresse de cuir piquée des plumes jaunes d'un toucan. Sur son visage, le genipa laisse maintenant apparaître des lignes noires bien nettes. Je lui souris. Avec ses yeux en amande et ses parures, elle est vraiment jolie.

C'est le vieux Popoké qui donne le signal du départ.

Mon père, mon oncle et les autres hommes de la tribu glissent leur hache de pierre dans leur ceinture en écorce et prennent leur arc dans la main. Ils ne portent rien d'autre pour être prêts à décocher une flèche à la moindre alerte.

Le vieux Popoké ouvre la marche, mon père la ferme et nous partons en file indienne.

J'avance derrière ma mère sur le fin sentier. Il ondule à travers la forêt comme un serpent fragile et invisible. Quoiqu'il puisse arriver, je reconnaîtrai ce chemin. Les pieds de mes ancêtres ont foulé ses

pierres et, sur les feuilles des fougères, leur odeur s'est accrochée. Tout du long, ils ont planté des boutures qui ont poussé et des graines qui ont germé. Dans la végétation luxuriante et enchevêtrée, nous trouvons tout ce dont nous avons besoin : des fruits pour manger, des essences pour nous soigner, des herbes pour éloigner les moustiques.

Nous progressons, silencieux comme des ombres, avançant comme un seul homme. Ma mère pose ses pieds dans les traces de celui qui marche devant elle, qui pose ses pieds dans les traces de l'homme qui marche devant lui, qui pose ses pieds sur les traces effacées des marches passées.

Je sens sous mes pas le sol spongieux et gorgé d'eau des dernières pluies. Je m'amuse à appuyer plus fort dans l'humus pour créer des petites flaques qui noient mes orteils.

Je progresse, le cœur léger. Au bout du chemin, l'autre peuple du chemin : nos cousins. Je repère sur le sol la moindre tache de soleil. Elles dessinent de petits cercles de lumière qui brillent sur le tapis sombre des feuilles qui pourrissent.

Je marche en pensant à ce soir, quand soudain...

L'odeur!

Elle vient violenter les essences de la forêt.

Comme un seul homme, toute la tribu s'est figée et lève le nez, curieuse et effrayée.

C'est une odeur âcre que je ne connais pas. Je sens mon cœur se mettre à battre à contretemps. Quelque chose ne va pas.

Lentement, le vieux Popoké fait un pas en avant, encore plus léger que d'habitude.

Il s'arrête, attend, puis recommence.

Pas à pas, nous avançons, nous approchant de l'odeur qui grandit et s'accroche à nous, chaude et écoeurante.

Et quand la puanteur est totale, tellement forte qu'elle presse nos poumons et pique nos yeux, l'impensable est devant nous.

Juste là.

Le chemin s'arrête.

Coupé en deux.

Par un ruban noir bleuté si large que personne ne pourrait sauter par-dessus.

Si long qu'on n'en voit pas la fin.

Et quand je penche la tête pour mieux regarder, je constate que cette bande étrange se déroule et disparaît tout au bout du bout de l'horizon.

La forêt se divise de part et d'autre du ruban.

Éventrée.



## CHAPITRE

# 3

Nous attendons, confus. Incapables de traverser.

Le jeune Malaké ne trouve pas les mots. Il s'agite, se lève, regarde, recule, s'accroupit. De ses mains, il fourrage dans ses cheveux, se frotte le visage. Parfois il tape sur son ventre ou ses cuisses. Des claquements secs et anxieux.

Il gémit, interroge :

– Vieux Popoké, vieux Popoké, qu'est-il arrivé à la forêt ?

Popoké ne répond pas. Pâle comme la mort, il ne peut plus prononcer un mot.

Cachés sous les feuilles, enfoncés dans un trou, nous l'entourons, nous collons à lui.

Mais il reste silencieux. Profondément troublé.  
Je me serre contre la peau nue de ma mère et  
j'attends que le vieil homme nous explique.

J'attends.

Et j'entends.

Ce bruit.

Comme si la terre grondait, tremblait sous nos  
pieds.

Ce bruit qui enfle.

Nous tendons nos mains les uns vers les autres.  
Nous nous accrochons à un bras, une épaule, nous  
nous recroquevillons. Je sens la main de ma mère  
qui broie la mienne.

Et soudain, je la vois.

Cette chose énorme qui avance lentement sur le  
ruban.

Ce monstre dont la peau brille d'un éclat brutal.

C'est lui qui fait vibrer le sol et produit ces sons  
effrayants qui n'existent pas. Il pousse des cris, des  
souples. Il fait « pchiii » et « frrr ».

Je me tourne vers mon père. Ses yeux sont grand  
ouverts, sa bouche stupéfaite. Il regarde la chose  
avancer, aussi fasciné qu'effrayé.

Et, par-delà ces sons qui retentissent, je distingue  
des voix graves. À côté du monstre, des êtres étranges  
marchent.

– C'est l'esprit de la forêt en colère, souffle  
Malaké.

– Non..., murmure enfin le vieux Popoké, ce sont  
des hommes.

Des hommes? Ces êtres pâles comme la face de  
la lune? Ces êtres au corps étrange dont la peau  
molle flotte dans le vent?

Ils parlent fort, s'interpellent, insensibles à la res-  
piration de la forêt.

Sur leur passage, les oiseaux s'envolent, les  
insectes s'immobilisent. Tout se brise. La forêt est  
terrifiée.

Lentement, le monstre passe devant nous, glisse  
sur le ruban, s'éloigne.

Mais un homme s'est arrêté, il bifurque vers la  
forêt.

Il s'approche de nous.

Mon cœur accélère, mes muscles se tendent.  
J'observe. Je vois sa silhouette vert et bleu qui se  
déforme doucement.

– Il n'est pas nu, chuchote Malaké. Il est couvert de peaux.

Je me redresse un peu pour mieux voir, cherchant à comprendre... Les peaux de couleur recouvrent presque entièrement son corps pour ne laisser dépasser que ses bras et son visage terne.

Il s'approche encore plus près et je recule, m'accroupis. Je suis prête à fuir, mais la main de ma mère me presse le bras, me maintient contre la terre.

J'ai peur car le cœur de la tribu bat si fort qu'il pourrait nous entendre.

Mais l'homme ne perçoit rien.

Il regarde d'un côté, de l'autre, comme pour vérifier qu'il est seul, puis tranquillement, il se soulage dans les buissons.

Il est si proche que je pourrais le toucher.

Il sent la sueur et l'urine. Il sent aussi l'odeur du ruban.

Ses yeux sont noirs, comme les miens. Deux prunelles sombres chevauchées par des sourcils touffus qui se rejoignent presque. Et des poils. Sur ses mains, ses joues, ses bras. Des poils partout.

Ses yeux tranquilles soudain s'agitent, furètent dans les buissons, comme s'il était inquiet à l'idée de découvrir une bestiole cachée quelque part. Je me rapetisse encore, mais il allonge le cou pour mieux distinguer ce qu'il croit apercevoir à travers le feuillage.

Je me penche en arrière, mais trop tard.

Son œil tombe dans le mien.

Nos regards se croisent. Sa pupille se dilate. Ses yeux effarés s'agrandissent, sa bouche s'ouvre, son visage blêmit.

Je ne bouge plus, glacée.

Lui, paniqué, bondit en arrière et hurle :

– *¡Alguien está aquí!*

En un mouvement, nous disparaissions dans l'ombre.

Nous fuyons!

Loin de la voix qui hurle des mots que nous ne comprenons pas.

Loin du ruban qui coupe le chemin de nos ancêtres.

Loin de ces hommes étranges et de leur bête terrifiante dont la carapace renvoie les rayons du soleil.

Derrière nous, la voix vibre encore dans un mélange de peur et d'excitation :

*– ¡Se lo prometo! ¡Aquí estaban, en el hueco! ¡Aquí, me miraban!*

Nous rebroussons chemin. Nous qui habituellement marchons si doucement et mesurons nos gestes, nous nous précipitons, plus rapides qu'un troupeau de pécaris en colère, pressés de retrouver, au fond de la forêt, l'abri qui nous a toujours si bien cachés.